

Ghislaine Delahaye

De l'usage métaphorique de la linguistique en psychanalyse *

Dans la leçon III, que Jacques-Alain Miller a intitulée « Contre les linguistes », Lacan semble abandonner momentanément le fil de son propos sur le semblant entre les sexes, du fait d'une conjoncture particulière de cette époque : une grève annoncée pour ce jour-là, le 10 février 1971, dans les Universités. Ce n'est pas qu'aux yeux de Lacan les motifs de cette grève (manque de postes entre autres choses) ne semblent pas sérieux et soutenables, au contraire.

Mais il va considérer que la présence de ces personnes qui suivent ses cours nécessite d'y répondre de « façon équitable » (p. 39). Invoquant cette vertu de courtoisie, *Yi* en chinois, il décide donc de maintenir son séminaire. La courtoisie en question ici n'est pas bien sûr « cette exquise courtoisie animale » qui a été évoquée dans la leçon précédente, mais plus vraisemblablement une référence au code de conduite policiée tenant compte de l'assistance qui se presse à ses cours ; une façon de dire : vous venez pour m'entendre et justement j'ai quelque chose à vous dire à propos de l'université ! Il va saisir cette occasion pour répondre à des rumeurs critiques qui circulent au sein de l'université sur son enseignement, plus particulièrement venant des linguistes. Mais tout en faisant ce détour par cette mise au point envers les linguistes, il va revenir, on va le voir, au fil de son propos sur les discours et le semblant.

Quelques mots sur la conjoncture et la situation de Lacan vis-à-vis de l'institution universitaire en cette année 1970-1971. Lacan avait été remercié de son enseignement à l'École normale supérieure en mars 1969, ce qui suscita un mouvement de protestation de la part d'intellectuels comme Antoinette Fouque ou Philippe Sollers. Période d'agitation intellectuelle et politique dans les suites de 1968 (dont le hold-up avorté chez Lacan, rue de Lille, par l'activiste d'extrême gauche Pierre Goldman). Après plusieurs démarches, Lacan obtint un amphithéâtre à la faculté de droit, proche du

Panthéon, en novembre 1969, pour y poursuivre son séminaire dans le cadre de l'École pratique des hautes études. Là, dès la première séance, se pressa un public nombreux, bien plus nombreux que celui restreint de Sainte-Anne et même de celui un peu élargi de l'ENS ¹.

Lacan est cependant dans une position « marginale », car circulent au sein de l'université un certain nombre de rumeurs au sujet de son enseignement, rumeurs, murmures qui viennent des linguistiques. Et c'est à ces rumeurs qu'il compte répondre « d'une façon qui fera date ».

Il va donc s'agir de préciser les rapports de son enseignement à la linguistique. Ce n'est pas un débat nouveau, puisqu'on se souvient que l'année précédente, dans des entretiens à la radio belge, et dans son texte ensuite rédigé sous le titre de « Radiophonie », Lacan avait été amené par les questions de son interlocuteur à préciser les rapports de la psychanalyse à la linguistique, ainsi qu'au structuralisme et à l'ethnologie. Il reprend donc le débat pour dissiper une certaine équivoque sur son usage de la linguistique et pour préciser le rapport de son enseignement au discours universitaire.

Ce qui lui est reproché par les linguistes de l'Université, à lui spécialement mais aussi à Lévi-Strauss et à R. Barthes, c'est qu'il est fait « un usage métaphorique de la linguistique ² » dans le champ de la psychanalyse et dans ces autres domaines que sont l'ethnologie et la sociologie. La première partie de sa réponse va consister à *situer son propos*, à situer le champ dans lequel son discours est tenu, et la seconde partie va expliciter cet usage métaphorique qu'il fait de la linguistique.

1. Pour situer son enseignement, il utilise cette formule : « Je sais à quoi m'en tenir » (p. 42), expression qu'il oppose à cette autre formule qui dirait : « Je sais où je me tiens. » Cette dernière expression mettrait l'accent sur le *où*, donc sur le lieu où est tenu ce discours (l'université), mais aussi impliquerait que je connaisse le point où j'en suis quant au savoir (la carte, le *mapping*). Or, dans la science, personne n'a réellement cette carte (ou cet état des lieux du savoir ?). À l'opposé, le « je sais à quoi m'en tenir », en mettant l'accent sur le « à quoi », fait référence à l'objet de son enseignement, à savoir la psychanalyse, c'est la boussole qui oriente son discours.

On pourrait entendre : Lacan sait ce qu'il fait en tenant ce discours, peu importe le lieu où il est tenu. Que son enseignement trouve abri dans une université n'implique pas nécessairement que ce discours soit universitaire. C'est, il me semble, le pari qu'il fait sur la place de son propre discours, quand, à la suite de tout un développement sur la démarche scientifique et son lien au discours universitaire, il dit : « La répartition des domaines

dans un champ dont le statut est universitaire, voilà seulement où peut se poser la question de savoir s'il est possible qu'un discours s'intitule autrement, si ça arrive » (p. 43). Autrement donc qu'un discours universitaire. Il est donc très prudent sur ce point de l'enseignement de la psychanalyse à l'Université, point sur lequel il reviendra jusque dans les années 1977, avec l'ouverture de la section clinique à Vincennes.

Auparavant, il va devoir repréciser la distinction entre la démarche scientifique appuyée sur la logique, et à laquelle il tente ici de rattacher la psychanalyse, et le discours universitaire qui recueille des résultats de la science pour en faire un savoir constitué, à enseigner. Démonstration un peu complexe sur les liens entre la démarche scientifique et le statut universitaire du savoir qui s'en dépose pour être reconnu.

La science, dit-il, récuse ce « où nous en sommes » (p. 42), car elle est toujours en mouvement, à former des hypothèses qui participent du champ logique et doivent être vérifiées. La science n'est pas une pure construction, elle doit aussi mordre sur le réel (p. 43). En logique, il n'est pas nécessaire que la prémisse (l'hypothèse) soit vraie pour que la conclusion le soit. « Une relation d'implication n'implique pas qu'une conclusion vraie ne puisse être tirée d'une prémisse fausse. » Cependant, le domaine scientifique des recherches et des hypothèses nécessite d'être articulé et reconnu dans un lien de consentement avec des pairs : « Il n'en reste pas moins que la vérité de l'hypothèse dans un champ scientifique établi se reconnaît à l'ordre qu'elle donne à l'ensemble du champ en tant qu'il a son statut. Ce statut ne peut se définir autrement que du consentement de tous ceux qui sont autorisés dans ce champ scientifique. Autrement dit, conclut-il, le statut de ce dont il s'agit est universitaire » (p. 43). Cette conclusion est radicale.

Le domaine scientifique serait donc pour Lacan nécessairement pris dans (ou articulé à ?) le discours universitaire, qui lui donne son statut. Et ce discours universitaire « ne saurait s'articuler qu'à partir du discours du maître » (p. 43). On se souvient qu'il a formalisé, l'année précédente, dans *L'Envers de la psychanalyse*, les quatre discours, dont celui de l'universitaire, qui met le savoir S_2 à la place de l'agent, prenant appui sur le S_1 signifiant maître en place de la vérité sous la barre, donc occultée, masquée. « Le discours universitaire, dans son positionnement fondamental, montre ce dont s'assure le discours de la science. » Ce dont s'assure le discours de la science, c'est du S_1 qui donne l'ordre « continue à savoir ³ ».

Ce lien entre le discours universitaire et le discours du maître explique le fait que « le statut du développement de la science comporte la présence

et la subvention d'autres entités sociales qu'on connaît bien, l'Armée par exemple, ou la Marine » (p. 43). Ce lien est très clairement celui de la dépendance de la recherche scientifique aux institutions qui la financent, notamment pour ses applications pratiques.

2. *L'usage métaphorique de la linguistique*, reproche fait par les linguistes, est une formule que Lacan ne récuse pas, mais dont il doit s'expliquer. Il revient pour cela sur le point du savoir subverti par la découverte freudienne de l'inconscient : « Je sais ce que je dis » (p. 44) est une formule intenable en psychanalyse. Freud avait déjà ouvert la voie en mettant en lumière :

– que l'inconscient subvertit le savoir du sujet : « Je ne sais pas ce que je dis », et Lacan a repris cela avec son *anti-cogito* qui l'amènera à poser qu'il y a dans l'inconscient un savoir sans sujet ;

– et qu'il « n'est rien que matière de langage » (p. 44), comme l'attestent toutes ses analyses des formations de l'inconscient et du rêve.

Lacan, lui, a ajouté ceci : l'inconscient est structuré comme un langage. Mais lequel ? interroge-t-il à présent.

C'est qu'il va falloir préciser le rapport de la psychanalyse au langage et la façon dont il est constitué. Mais, au fond, la linguistique en tant que telle (celle d'un domaine du champ universitaire) ne l'intéresse pas : « C'est le langage qui m'intéresse directement parce que c'est à cela que j'ai affaire quand j'ai à faire une psychanalyse. » Et de s'étonner que les linguistes ne voient pas que « tout usage du langage se déplace dans la métaphore » (p. 45), ce que toute tentative de métalangage démontre.

On ne peut en effet parler de l'objet-langage qu'avec le langage lui-même. C'est une thèse bien connue de Lacan qui se dit aussi sous cette formule « il n'y a pas d'Autre de l'Autre ». Mais ici, il ajoute cet argument supplémentaire concernant l'usage métaphorique du langage, que le langage – pas la parole, précise-t-il – rate toujours son référent. « Toute désignation est métaphorique, elle ne peut se faire que par l'intermédiaire d'autre chose » (p. 45). Et il prend l'exemple de ce petit mot : *ça*, qui sert à désigner le référent. Dans un discours, et là il fait référence au discours analytique, le Ça (majuscule, celui de la psychanalyse) en est le support. Mais ce référent ne peut jamais être le bon. « Et c'est pour cela que le référent est toujours réel, parce qu'il est impossible à désigner. Moyennant quoi, il ne reste plus qu'à le construire. Et on le construit comme on peut » (p. 46). Lacan ici ne s'explique pas plus sur cette construction du référent.

Mais il donne comme exemple l'usage chez nous du *yin* et du *yang* empruntés à la philosophie chinoise pour désigner les principes femelle et mâle. Et il écrit l'idéogramme du *yang*. « Voilà un exemple de référents introuvables. Et cela ne veut pas dire [...] qu'ils ne soient pas réels. La preuve, c'est que nous en sommes encore encombrés » (p. 46). Et là, il revient au propos qu'il a tenu dans la séance précédente, où il était question de l'homme et de la femme.

Il poursuit sur son usage métaphorique de la linguistique : c'est, dit-il, que l'inconscient ne peut se conformer à une recherche (celle de la recherche en linguistique ?), qu'il qualifie d'« insoutenable ». Pourquoi ? Est-ce une façon de dire que l'inconscient-langage ne peut être exploré par les voies de la linguistique, ce qu'il avait apparemment jusque-là soutenu ? N'est-ce pas plutôt dire que la linguistique n'y suffit pas, que ce sont des champs différents, la psychanalyse ayant à faire avec l'inconscient supporté par les dits d'un sujet (qui véhiculent le réel de sa jouissance et l'insu du non-rapport sexuel), et pas seulement avec les jeux de la combinatoire signifiante, dans le symbolique ? Dans la séance d'avril 1973 du séminaire *Encore*, soit deux ans plus tard, il qualifiera de « linguisterie ⁴ » son usage de la linguistique : ce néologisme désigne, il me semble, un usage de la linguistique dont il se fait l'artisan. Et cela dans une séance où, remarquons-le, il a invité le linguiste J.-C. Milner, qu'il remercie de son intervention tout en en profitant pour préciser qu'« il nous a donné du point présent la faille qui s'ouvre dans la linguistique elle-même ».

Revenons à la leçon III. Ce serait une gageure, affirme Lacan, de continuer la recherche en linguistique, mais une gageure intéressante – formule ironique, si l'on en croit sa conclusion : « La linguistique ne peut être qu'une métaphore qui se fabrique pour ne pas marcher » (p. 46). En quoi la linguistique est-elle une métaphore ? et une métaphore qui ne marche pas ?

La linguistique, telle qu'elle fut fondée avec F. de Saussure sur une structure de substitution du signifiant au signifié, mais en plaçant une barre entre le signifiant qui flotte au-dessus du flux du signifié, sans correspondance univoque entre les deux, la linguistique donc révélerait la structure de métaphore qui la constitue fondamentalement, en deçà même des tropes de la métaphore et de la métonymie dont Lacan s'est largement servi.

Mais qu'est-ce qui ne marche pas ? Sous-entendu pour la psychanalyse ? Ou est-ce une allusion à ce qu'il va développer un peu plus loin, à propos de l'écriture chinoise qui n'entrerait pas dans les catégories de la linguistique occidentale ?

Concernant la métaphore, il convient de rappeler la thèse qu'il développait dans « Radiophonie », en réponse à la question III qui portait justement sur l'usage commun à la linguistique et à la psychanalyse de la métaphore et de la métonymie. Lacan s'attachait à distinguer :

- la métaphore poétique telle que décrite par les linguistes dans la chaîne signifiante comme substitution d'un signifiant à un autre, qui produit un effet de sens dans le non-sens, « un effet de sens d'un signifiant qui fait pavé dans la mare du signifié ⁵ »,

- de l'effet de condensation décrit par Freud, effet qui part du refoulement et fait que la substitution opère sur deux chaînes signifiantes : où un signifiant de la chaîne inconsciente de l'énonciation passe dans la chaîne de l'énoncé, retour du refoulé. Condensation freudienne que Lacan traduira, on le sait, par métaphore.

Deux processus métaphoriques produisant du sens, mais ratant tous deux le référent.

Il y a, on le sait, un usage lacanien de la métaphore fondée sur la substitution d'un signifiant à un autre, qu'il applique d'abord au symptôme hystérique, puis dont il se sert pour rendre compte de l'Œdipe freudien qu'il écrit comme métaphore paternelle. Ce n'est pas ce qu'il met en question ici, je crois, où il accentue le fait que la cause du fait de ne pas savoir ce qu'on dit quand on parle, cette cause est liée au langage lui-même. Au langage et à ses lois, en tant que le langage subvertit le sujet, qui n'en est que l'effet. Mais il dit plus, en soulignant que Freud a déjà démontré que « l'inconscient n'est jamais rien que matière de langage ». Peut-on y retrouver en filigrane « l'inconscient, alluvion du langage » de la thèse de « Radiophonie » : « Cette matérialisation intransitive du signifiant au signifié, c'est ce qu'on appelle l'inconscient, qui n'est pas ancrage, mais dépôt, alluvion du langage ⁶. »

Cette matérialité, ce n'est pas encore *lalangue* du séminaire *Encore* en 1972-1973, ni la *motérialité* de la « Conférence de Genève » sur le symptôme en 1975, mais il me semble que cela en annonce la thèse. Lacan y ajoute ceci : « L'inconscient est structuré comme un langage », tout en posant la question déjà mentionnée : lequel ? On peut entendre là : un langage (particulier), en opposition au langage (en général).

Alors, question : si le langage est toujours métaphorique, et si la linguistique est elle-même une métaphore qui se fabrique pour ne pas marcher, alors qu'en est-il de la psychanalyse ? La psychanalyse aussi est concernée par la question de la métaphore, semble conclure Lacan lorsqu'il annonce

ainsi le propos de cette année : « La psychanalyse aussi se déplace toutes voiles dehors dans cette même métaphore » (p. 46).

Cette « même métaphore », c'est-à-dire celle que la linguistique met au jour et qui fonde aussi sa structure même, ratant le référent, serait aussi celle dans laquelle la psychanalyse se déplace... ce qui ne veut pas dire qu'elle s'y réduit. Elle se déplace dans cette dimension, car le procédé psychanalytique, s'appuyant sur la parole et le langage, rate, comme la linguistique, le référent dernier (le réel).

Mais pour autant (c'est ce que je rajoute), elle ne renonce pas à le viser. Elle vise, à l'instar de la science qui « mord sur le réel », à en cerner la dimension (de l'impossible et de la jouissance) incluse dans l'inconscient et ses productions langagières. Lacan évoquera en effet, dans la suite de cette leçon, le plus-de-jouir comme supporté par la métonymie qui accompagne la métaphore. Invention lacanienne du plus-de-jouir que seule la psychanalyse peut mettre au jour dans les productions langagières des sujets.

Propos sur le langage et la métaphore qu'il va nous falloir déplier encore... avec l'aide de la langue chinoise.

* [↑](#) Commentaire du début de la leçon III du *Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007, p. 39-46, à Paris, le 11 janvier 2024.

1. [↑](#) É. Roudinesco, *Jacques Lacan, Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993, p. 444-446
2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, op. cit.*, p. 41. Les autres citations de ce séminaire seront référées à la page dans lesquelles elles se trouvent chacune.
3. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, l'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 119.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 92-93.
5. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 416.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 417.